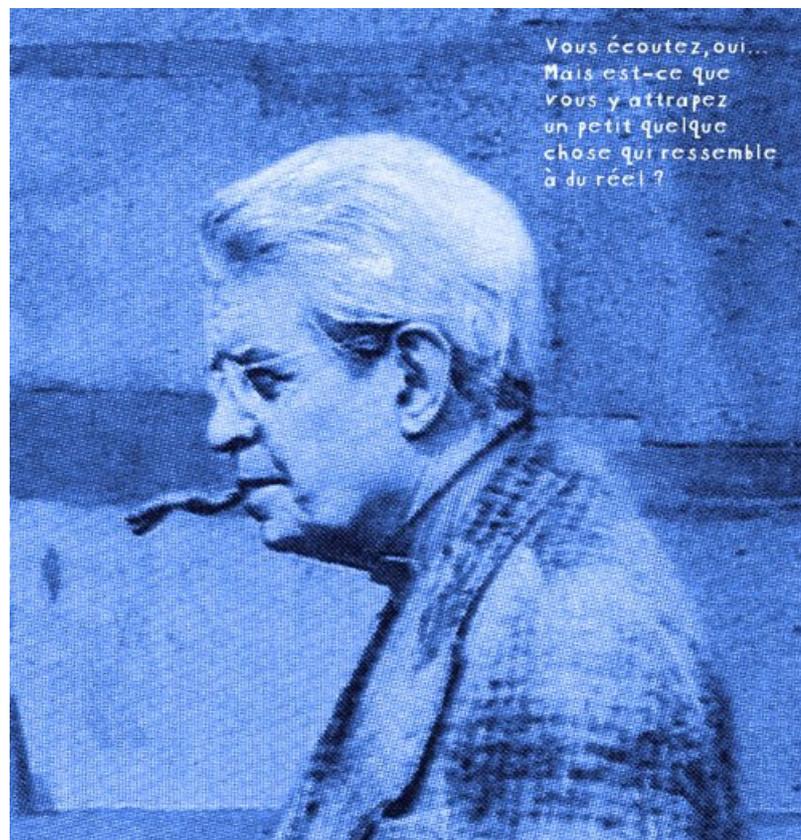


# SÉMINAIRE 2013-2014

ENCORE ET ENCORE !

Retour sur la Troisième ( V )

**Transcription de l'intervention de  
Christian DUBUIS SANTINI**



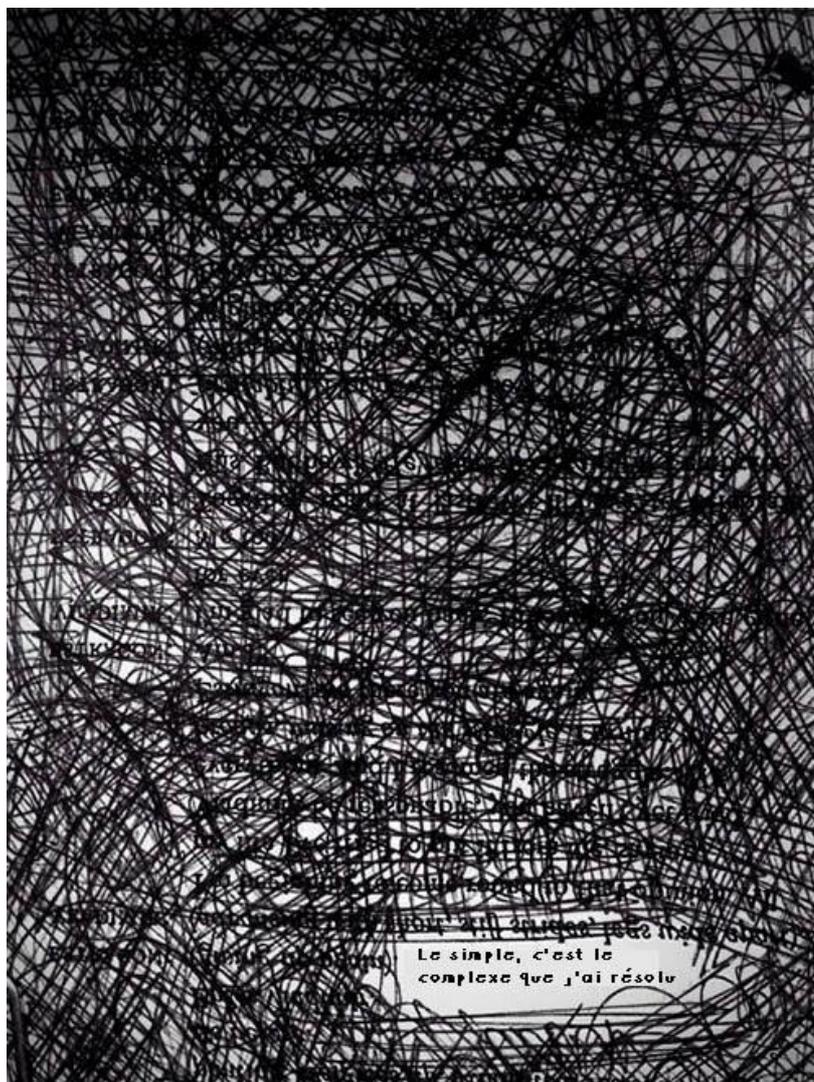
Janvier 2014

Transcription : Cécile CRIGNON

Graphorismes : Christian DUBUIS SANTINI

C'est la cinquième *Troisième* où vont être appréhendées notamment des notions très fluctuantes, très complexes à aborder et très connues qui sont :

### le Réel et le symptôme



*Entre autres bien sûr. Mais là, cette session se centre essentiellement sur le Réel et le symptôme.*

Alors voilà, je vais essayer de me livrer à un petit exercice qui est complexe, mais qui demande justement d'être simple dans sa complexité et qui consiste à résumer les épisodes précédents en essayant de rendre simple sans simplifier,

c'est-à-dire sans écraser les niveaux. C'est justement ce qui falsifie la lecture de Lacan, c'est quand il y a une simplification abusive.

Le simple n'est pas le simplisme, le simple c'est de conserver les éléments entre eux.

*Le Réel, le symptôme et l'objet petit a sont des notions effectivement complexes et, on l'a vu, on est dans la résultante d'un choix forcé. C'est pour cela qu'il commence par le cogito cartésien, « je pense, donc se jouit » avec :*

⇨ D'une part, **l'être** qui est du côté de la jouissance ;

⇨ Et de l'autre, on a **le sujet**.

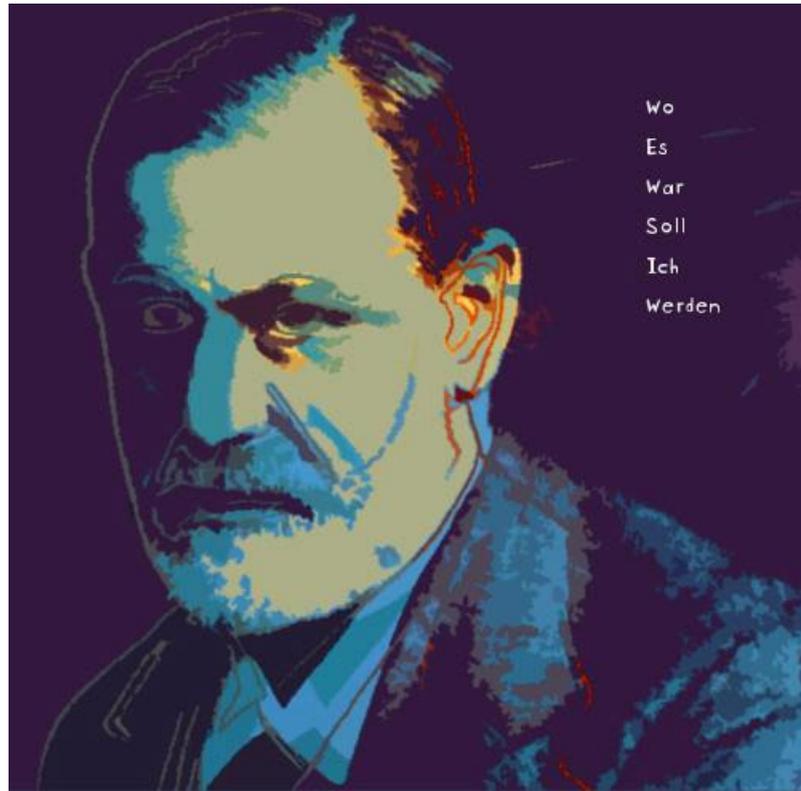
Nous avons donc **une première partition** qui est mise en place. Alors pourquoi d'abord cette partition ? Cette partition, c'est parce que Lacan répond à Freud quand il dit *Wo es war soll ich werden*.

*Il met la phrase clef de la psychanalyse sous le signe du sujet et de l'être :*

**Wo ES war soll ICH werden**

⇨ d'un côté, on a **l'être**,

⇨ de l'autre, on a **le sujet**.



Ça, c'est ce qui va se déployer au cours de tout l'enseignement lacanien, enseignement qui va prendre des méandres, bien sûr, pour arriver à s'approcher au plus près, parce que ce sont des choses qui doivent être médiatisées, on ne peut pas y accéder directement.

D'abord, *le langage nous ensorcelle et trouble notre intelligence* au point que nous ne puissions pas cerner une notion directement.

C'est pour cela que ce n'est pas du tout une volonté de complexifier de la part de Lacan, c'est au contraire sa manière d'aller le plus sûrement vers :

**la Chose**



Vers **la Chose** elle-même... J'emploie le mot « Chose » parce que justement ce qui trouble dans la compréhension du **Réel** c'est notamment le rapport qu'il y a entre :

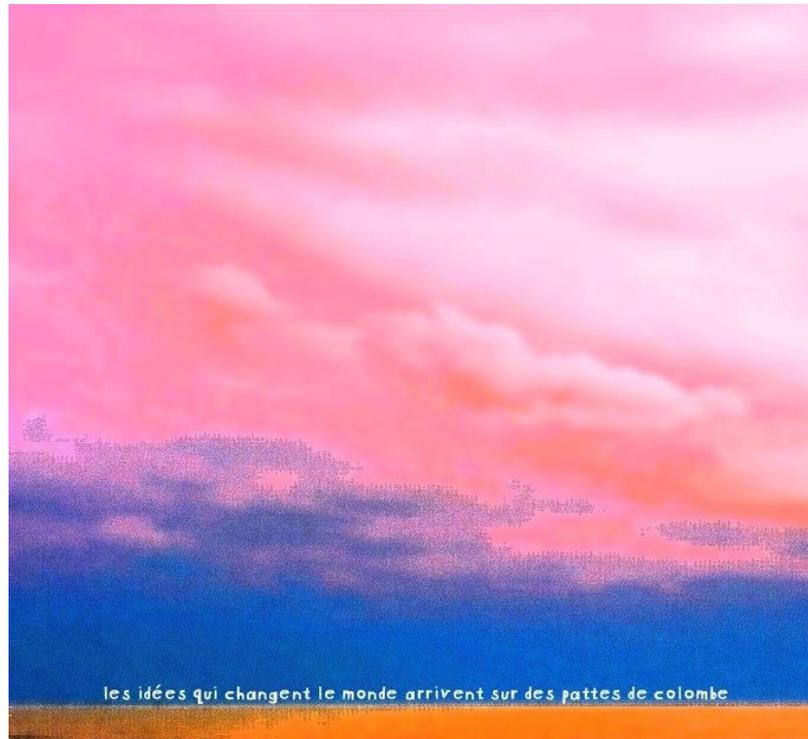
- ⇨ le **das Ding** kantien, c'est-à-dire **la Chose en soi** ;
- ⇨ et **l'objet transcendantal de Kant**.

Alors je fais un petit aparté.

Après vous pourrez zapper cette partie qui est un peu, disons, l'arsenal conceptuel qui permet à Lacan justement de faire émerger la notion de **Réel** par rapport à la **réalité**.

Au départ, ce n'est pas intentionnel de sa part, il n'a pas eu l'idée, c'est juste par **la pratique** elle-même qu'il se rend compte qu'il a besoin d'élaborer des concepts et pour ça, il utilise justement ce qui a été pensé et ce qui a été dit,

notamment par ce qu'il appelle **l'idéalisme allemand**, c'est-à-dire Kant et Hegel, entre autres bien sûr...



⇒ La Chose en soi kantienne *se présente comme une chose qui existe indépendamment de notre possibilité de la percevoir.*

Ça existe *en soi*, c'est pour cela que ça s'appelle *la Chose en soi*. Kant ajoute une possibilité, puisque forcément si l'on en parle, c'est que quelque part, il y aurait forcément un biais pour y accéder, alors qu'elle n'existe qu'en soi et indépendamment de notre volonté, de notre souci, de quoi que ce soit que l'on fasse de notre vie ; il existe quelque chose en soi auquel nous n'avons pas accès.

⇒ Donc, Kant invente **un objet transcendantal**. Cet objet transcendantal, en fait, n'est pas tout à fait un objet.

*Dans le cadre de l'expérience empirique que Kant propose à nous, il faut qu'il y ait quelque chose de l'ordre d'un x — d'un inconnu — qui raccorde ce qu'on est en train de percevoir à cette autre chose, la Chose en soi.*

*Ce x-là, c'est l'objet transcendantal kantien.*

Il est facile après d'appliquer une transposition comme ça entre :

⇒ **le Réel lacanien** : c'est la Chose-en-soi kantienne ;

⇒ **l'objet petit a** : c'est le semblant, donc un objet vide qui n'existe pas, un x, mais qui nous permet de nous raccorder à la Chose-en-soi.

C'est un procédé logique. Mais en fait, ce n'est pas exactement ça, c'est là où justement il y a **une incompréhension massive du Réel lacanien**.

Parce que ça voudrait dire — alors ça, c'est ce que j'ai essayé de dire la dernière fois — que quand on est dans ce schéma kantien justement, il y a une prééminence qui est donnée absolument à la Chose-en-soi. C'est une espèce de truc comme dans la planète *Solaris* de Tarkovski — bon la planète *Solaris* on la voit —, mais là c'est encore pire, c'est qu'on ne la voit pas, on n'y accède pas.

*Il y a une Chose comme ça dont la seule manière d'y arriver c'est de présupposer logiquement un x vide qui est l'inverse de cette Chose, mais qui permet à notre perception de percevoir la Chose.*

Donc un contrepoint, mais qui est une :

### Gedankending

*Cet objet transcendantal n'est pas un objet du monde matériel, c'est une chose de pensée.*

Donc, dans ce cas de figure, ça voudrait dire qu'il y a au départ **la Chose-en-soi** et ensuite **l'objet transcendantal** qui a une fonction secondaire et qui vient juste là pour nous permettre de comprendre qu'il y a autre chose que ce qu'on voit... *Alors que dans l'enseignement lacanien, ce n'est pas du tout ça.*

C'est dire :

### le paradoxe

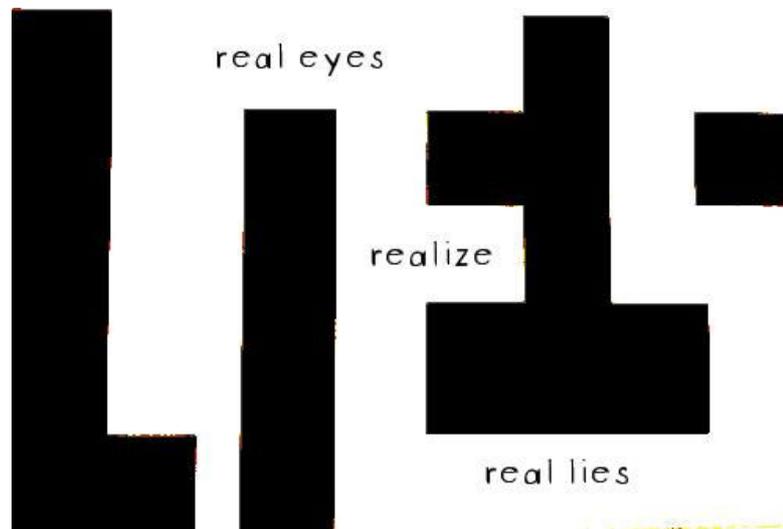
Puisque c'est un paradoxe. **Le Réel** est simultanément :

⇒ **Quelque chose qui préexiste**, qui est un roc absolument insubmersible, mais qui ne peut pas être colonisé par le symbolique intégralement ;

⇒ **Et, simultanément, il est le reste**, c'est-à-dire le plus-de-jour.

L'**objet petit a** en tant que semblant est un semblant au sens lacanien, ça ne veut pas dire qu'il est juste là comme une espèce de chose qui n'est pas la Chose, ce semblant d'être est ce qui permet au Sujet d'imaginer qu'il y aurait eu un Réel préexistant alors que le Réel n'est créé qu'à partir de ce semblant-là.

Le Réel est créé rétroactivement  
puisque pour qu'il y ait cette possibilité de penser  
il faut déjà qu'il y ait eu la mort du Sujet.



Donc ce paradoxe-là, c'est une des difficultés pour comprendre aussi bien Lacan que Kant, d'ailleurs. C'est-à-dire qu'il n'y a pas un avant et un après, il y a **un procédé de rétroaction** qui permet de comprendre que **le reste** — l'objet petit *a* — *c'est à partir de quoi se reconstitue rétroactivement l'idée d'une jouissance qu'il y aurait eu auparavant.*

Ça, c'est une première partie que je voudrais essayer de rendre un peu plus claire, j'ai déjà essayé de le dire la dernière fois, mais je ne peux qu'*échouer* à le dire...



Ça me permet d'aborder la deuxième partie de l'introduction pour qu'on entende ce que va dire Lacan de ce **Réel** avec peut-être une oreille un peu plus décalée par rapport à ce qu'on entend d'habitude.

C'est que — c'est un peu plus historique — à partir de sa thèse de médecine en 1933, on peut dire — parce que Lacan, c'est vraiment un chercheur — ce qu'il met en scène à chaque fois c'est sa question, son questionnement et il avance

et il est capable de changer sa conception en cours de route et de faire évoluer ses conceptions en fonction des impasses qu'il va traverser — :

*On peut dire que dans un premier temps, à partir de 1933, même le premier discours de Rome, il est dans :*

### **l'herméneutique**

L'**herméneutique**, ça veut dire que la psychanalyse est une expérience de **significations** tout simplement.

Donc ça veut dire que le petit homme, quand il va procéder à sa fonction d'excrétion, ce n'est pas un fait brut biologique, ce qui compte c'est que c'est déjà *historisé* par lui comme étant plein de sens par rapport à comment il répond à la demande de ses parents d'être propre, comment il arrive à ce contrôler, etc.

*C'est toujours une expérience de signification.*

Donc il reste là-dedans, dans l'herméneutique, et l'herméneutique, d'ailleurs, lui permet de considérer que les catégories freudiennes...

⇨ **névrose**

⇨ **psychose**

⇨ **perversion**

*... ne sont absolument pas des catégories cliniques objectives qui vont enfermer les sujets dans des catégories.*

Ce sont au contraire des **possibilités existentielles** qu'a choisies le sujet — puisque le sujet est considéré comme libre — pour exprimer son rapport au monde.



On est dans une dimension herméneutique jusqu'à ce moment-là.

*Il y a un premier virage qui se fait parce que d'abord Lacan, à partir du milieu des années 50, se rend compte des impasses de cette approche herméneutique, mais surtout, il réalise que Freud n'a jamais cédé sur le fait que :*

**La psychanalyse n'est pas une herméneutique.**

Si Freud a réussi à sortir sa théorie psychanalytique, c'est justement parce qu'il est sorti lui-même de cette interprétation des rêves comme ayant un sens et il a toujours essayé de chercher **la cause du traumatisme**. Cette cause du traumatisme est restée sa question qu'il n'a jamais voulu rabattre sur une cause naturaliste, biologique, etc. Mais quand il ne trouvait pas, il restait sur la question et en tout cas ce n'était pas une herméneutique...



*En définitive, c'est à ce moment-là que Lacan a épousé — d'une certaine manière — le courant de l'époque qui étant le courant structuraliste.*

D'un côté, il a vu les recherches de Jakobson, Lévi-Strauss, etc. Cette fois, la **signification** était issue d'une **cause**

**extérieure** qui était **les structures signifiantes** qui signifiaient quelque chose à travers le sujet.

Donc on redéfinit brièvement :

### **le traumatisme**

Ce n'est pas du tout une expérience apocalyptique, abominable.

***Le traumatisme, c'est juste quelque chose qui ne peut pas être intégré à l'univers symbolique du sujet.***

Donc en fait, ça ne peut s'intégrer qu'**après coup**.

Dans *L'homme aux loups* de Freud, du *coïto a tergo* qui est l'origine du traumatisme on peut dire que ce n'est pas au moment où l'homme aux loups voit ça que ça se passe, c'est quand le souvenir de ce qu'il a vu à ce moment-là vient se conjuguer à un élément de sa réalité de maintenant.

***C'est à ce moment-là que ça apparaît comme traumatisme parce qu'il ne parvient pas à l'intégrer à son univers symbolique préétabli, il y a un... trou.***

Alors, quand Lacan fait ce **virage structuraliste**, ***il n'est pas pour autant structuraliste***, parce que ce qu'il a en tête bien sûr c'est **le sujet**.

Ce qu'il découvre c'est que la cause que les structuralistes assignent au langage, au système signifiant, aux structures, etc., lui, il a cette phrase :

Il n'y a de cause que de ce qui cloche.



En fait, la cause déterminante des signifiants qui amènent des significations ce n'est justement pas ça, ça, c'est une loi, mais ce n'est pas une cause.

Il différencie **la loi** de **la cause**.

Et surtout, comme il a déjà défini **Imaginaire**, **Symbolique** et **Réel**, à ce moment-là, il s'aperçoit que :

*Le Symbolique lui-même — donc le langage — est troué, c'est-à-dire qu'il manque un signifiant et que ce signifiant-là, c'est le Réel, mais le Réel pas en tant que signifiant, en tant que manque d'un signifiant.*

*C'est-à-dire que le grand A est barré parce qu'il se tient lui-même sur sa propre limite, mais le Réel n'est pas extérieur*

*à cette limite, il est défini par la limite interne du système symbolique lui-même comme une cause qui manque, comme une cause absente.*

C'est pour ça qu'il n'y a de cause que de ce qui cloche et que le Réel, c'est ce qui va provoquer les choses, mais jamais directement puisque le Réel n'est pas accessible si ce n'est — alors on dit normalement *par le langage* — je préférerais dire *par la parole*, parce que par le langage c'est plus difficile d'y accéder que par la parole. Par **la parole** justement, comme il y a des accidents, des lapsus, des erreurs, etc., là, on peut mettre en évidence **la faille de la chaîne symbolique**, de l'ordre symbolique. Le fait que le grand **A** est barré et que c'est sa structure interne qui définit l'extériorité du Réel.

**Le Réel n'est jamais intégré par la chaîne symbolique,  
je ne peux accéder au Réel que par la parole.**



*Et éventuellement par le langage...* Mais il faut déjà avoir une dimension artistique assez développée pour avoir une approche sensible du langage qui ne soit pas de l'ordre de la narration ou de la grammaire, mais sur un plan **logique**.

Donc, Lacan à ce moment-là, conscient de ce **paradoxe du Réel**, va se concentrer dans la dernière partie de sa vie sur cette notion de **Réel**.

*C'est pour ça aussi que dans la Troisième, nous avons massivement sa tentative de ramener le Sujet au Réel à travers le Symbolique et d'éviter les confusions ordinaires justement entre le Réel, la Réalité, etc.*

C'est ce qui amène cette approche qu'on pourrait considérer comme *baroque*, mais qui est en fait la seule possibilité d'aborder quelque chose qui ne peut pas être abordée directement parce qu'il est forcément *médiatisé* par le symbolique.

LACAN : Le symbolique, l'imaginaire et le réel, c'est l'énoncé de ce qui opère effectivement dans votre parole quand vous vous situez du discours analytique, quand analyste vous l'êtes. Ils n'émergent, ces termes, vraiment que pour et par ce discours.

Je n'ai pas eu à y mettre d'intention, je n'ai eu qu'à suivre, moi aussi. Ça ne veut pas dire que ça n'éclaire pas les autres discours, mais ça ne les invalide pas non plus.

Le discours du maître, par exemple, sa fin, c'est que les choses aillent au pas de tout le monde. Bien ça, ce n'est pas du tout la même chose que le réel, parce que le réel justement, c'est ce qui ne va pas, ce qui se met en croix

dans ce charroi, bien plus, ce qui ne cesse pas de se répéter pour entraver cette marche.

Je l'ai dit d'abord : c'est ce qui revient toujours à la même place.

L'accent est à mettre sur « revient ». C'est la place qui se découvre, la place du semblant. Il est difficile de l'instituer du seul imaginaire comme d'abord la notion de place semble l'impliquer. Heureusement que nous avons la topologie mathématique pour y prendre un appui et c'est ce que j'essaye de faire.

D'un second temps à le définir, ce réel, c'est de l'impossible d'une modalité logique que j'ai essayé de le pointer.

Supposez en effet qu'il n'y ait rien d'impossible dans le réel. Les savants feraient une drôle de gueule, et nous aussi ! Qui est-ce qui a quelque chose à flûter ? Mais qu'est-ce qu'il a fallu parcourir de chemin pour s'apercevoir de ça. Des siècles, on a cru tout possible. Enfin je ne sais pas, il y en a peut-être quelques-uns d'entre vous qui ont lu Leibniz. Il ne s'en tirait que par le « compossible ». Dieu avait fait de son mieux, il fallait que les choses soient possibles ensemble. Enfin, ce qu'il y a de combinat et même de combine derrière tout ça, ce n'est pas imaginable.

Peut-être l'analyse nous introduira-t-elle à considérer le monde comme ce qu'il est : imaginaire.

Ça ne peut se faire qu'à réduire la fonction dite de représentation, à la mettre là où elle est, soit dans le corps. Ça, il y a longtemps qu'on se doute de ça. C'est même en

ça que consiste l'idéalisme philosophique. Seulement, l'idéalisme philosophique est arrivé à ça, mais tant qu'il n'y avait pas de science, ça ne pouvait que la boucler, non sans une petite pointe comme ça : en se résignant, ils attendaient les signes, les signes de l'au-delà, du  $\nu\omicron\mu \setminus \varepsilon^1$  c'est comme ça qu'ils appellent ça. C'est pour ça qu'il y a eu quand même quelques évêques dans l'affaire, l'évêque Berkeley<sup>2</sup> notamment, qui de son temps était imbattable, et que ça arrangeait très bien.

Le réel n'est pas le monde.

Il n'y a aucun espoir d'atteindre le réel par la représentation.

Je ne vais pas me mettre à arguer ici de la théorie des quanta ni de l'onde et du corpuscule. Il vaudrait mieux quand même que vous soyez au parfum, bien que ça ne vous intéresse pas. Mais vous y mettre, au parfum, faites-le vous-mêmes, il suffit d'ouvrir quelques petits bouquins de science.

---

<sup>1</sup>Noumène : objet de la raison intelligible, s'oppose à phénomène, objet de la réalité sensible.

<sup>2</sup> Pour John Locke (1632 – 1704), représentant l'empirisme anglais, « les idées viennent de l'expérience, elles ne sont pas innées ». La matière est appréhendée par la perception. Il faut distinguer les qualités sensibles premières propres aux choses comme telles (l'étendue, la forme, le nombre) qui seules dépendent de la science des qualités sensibles secondes qui ne relèvent pas de la science mais de la subjectivité (l'odeur, la couleur ...). S'opposant à Locke, Georges Locke (1685 – 1753) considère que « l'idée de matière est une fiction de langage. La nécessité n'est pas un concept empirique. Seuls existent les idées et l'esprit dont l'ordonnance dépend de Dieu ».

Le réel, du même coup, n'est pas universel, ce qui veut dire qu'il n'est tout qu'au sens strict de ce que chacun de ses éléments soit identique à soi-même, mais à ne pouvoir se dire ΠΑΝΤΕΣ [tous]. Il n'y a pas de « tous les éléments », il n'y a que des ensembles à déterminer dans chaque cas.

Ce n'est pas la peine d'ajouter : c'est tout ! Ça n'a le sens que de ponctuer ce n'importe quoi, ce signifiant – lettre qui est ce que j'écris S indice 1 – ce signifiant qui ne s'écrit que de le faire sans aucun effet de sens. L'homologue si j'ose dire, de l'objet *petit a*. Enfin, quand je pense que je me suis amusé pendant un moment à faire un jeu entre ce S<sub>1</sub> que j'avais poussé jusqu'à la dignité du signifiant Un, que j'ai joué avec ce Un et le *petit a* en les nouant par le nombre d'or, ça vaut mille ! Ça vaut mille, je veux dire que ça prend portée de l'écrire.

En fait, c'était pour illustrer la vanité de tout coït avec le monde, c'est-à-dire de ce qu'on a appelé jusqu'ici la connaissance.

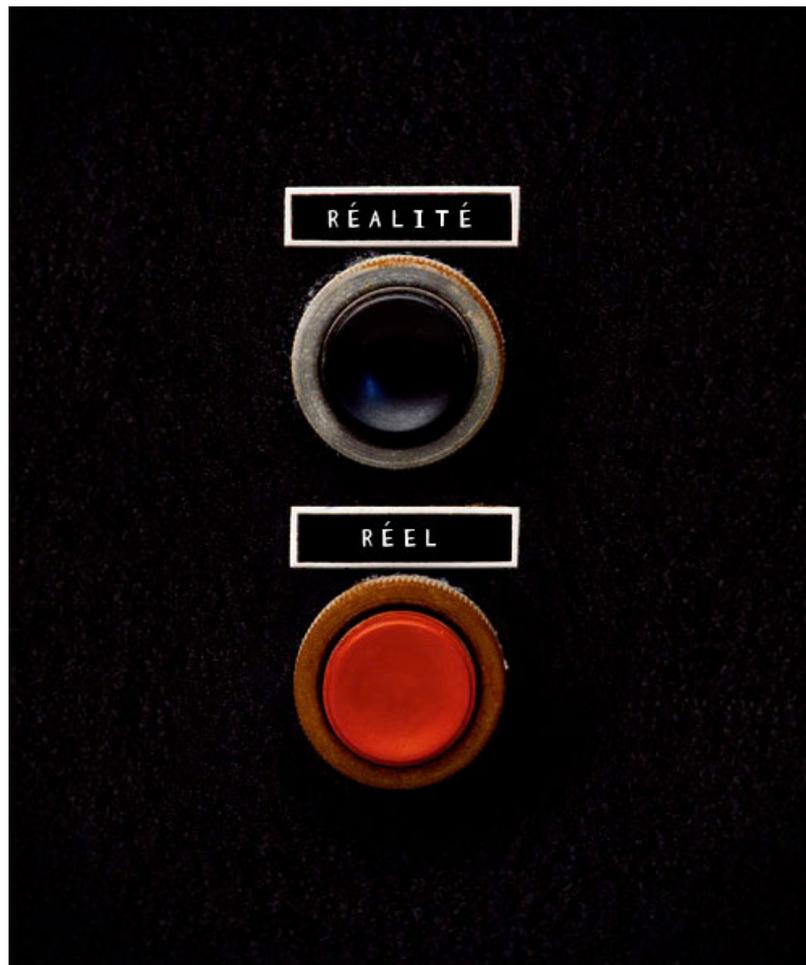
Car il n'y a rien de plus dans le monde qu'un objet *petit a*, chiure ou regard, voix ou tétine qui refend le sujet et le grime en ce déchet qui lui, au corps, *ek-siste*.

Pour en faire semblant, il faut être doué. C'est particulièrement difficile. C'est plus difficile pour une femme que pour un homme, contrairement à ce qui se dit. Que la femme soit l'objet *petit a* de l'homme à l'occasion, ça ne veut pas dire du tout qu'elle, elle a du goût à l'être. Mais enfin ça arrive. Ça arrive qu'elle y ressemble naturellement. Il n'y a rien de plus semblable... enfin qui ressemble plus à une chiure de mouche qu'Anna Freud ! Ça doit lui servir !

Soyons sérieux. Revenons à faire ce que j'essaye. Il faut soutenir cette Troisième du réel qu'elle comporte, et c'est pourquoi je vous pose la question dont je vois que les personnes qui ont parlé avec moi, avant moi, se doutent un peu, non seulement se doutent, mais même elles l'ont dit – qu'elles l'aient dit signe qu'elles s'en doutent – est-ce que la psychanalyse est un symptôme ?

L'écart entre la réalité et le Réel, c'est vraiment ce qu'il faut comprendre. C'est-à-dire que :

La réalité c'est justement ce qui n'est pas le réel.  
Puisque la réalité est du côté du fantasme.



Par exemple, si d'un seul coup, là, je me mettais à faire un acte absolument extravagant et que je sortais un Colt 45 de ma poche et que je me mettais à tirer sur toute l'assemblée ; tout le monde, en tout cas les survivants, auraient une très grande impression d'**irréalité** parce que :

*La survenue du réel créé d'un seul coup l'impression réelle — le surgissement du réel — qu'en fait on vit dans un fantasme. On est là, on construit une réalité et cette réalité, ce qu'on est capable de percevoir, c'est parce qu'elle est déjà filtrée par notre fenêtre du fantasme. Ce n'est pas pensable.*

Alors il y a deux formules :

→ **Le réel comme grimace de la réalité**

→ **La réalité comme grimace du réel**

C'est pareil. Si nous voulons employer un exemple moins frappant, c'est-à-dire ce qui est **dans le champ** et ce qui est **hors champ**. Pour qu'il y ait un champ, j'avais parlé de *Rear Window* — Fenêtre sur cour d'Hitchcock — pour expliquer le fantasme, en fait :

**On ne voit les choses  
qu'à travers la fenêtre de notre fantasme.**



*C'est là que se constitue notre réalité. Ce champ de réalité, c'est un cadre et ce cadre n'englobe pas ce qui est hors cadre. Ce qui est hors cadre, c'est le réel qui fait qu'il y a cette réalité-là. Pour qu'il y ait ce cadre-là de la réalité, il faut qu'il y ait un réel hors cadre qui nous permet de percevoir la réalité.*

**Il y a donc une forme de disjonction inclusive  
entre le réel et la réalité.**

Alors, sur un plan politique concret, **le réel de la finance** par exemple affecte **la réalité sociale**. La réalité sociale que nous vivons, tout ce qui se passe dans ce que nous rencontrons tous les jours : la folie de l'administration. Maintenant, tout le

monde n'a qu'une idée en tête, c'est nous piquer notre argent dans notre poche, quel que soit le truc même ce qui était soi-disant au départ public, dans les banques, etc. Ça, c'est la réalité, elle est habitée par un réel. C'est ça **le réel du capitalisme**.

*Le réel du capitalisme est mis au fait qu'il est absolument exclu du discours capitaliste, c'est-à-dire que comme les sujets ne reconnaissent pas le réel, tout est possible !*

Vous n'avez plus qu'à croire que bientôt les progrès énormes de l'informatique, des nanotechnologies vont permettre votre immortalité. À un moment ou un autre, votre esprit va pouvoir être téléchargé sur un ordinateur, un site internet, etc. C'est vraiment le truc du *tout est possible !* Ça, c'est vraiment :

### La négation du réel



*Alors que justement, ce que dit Lacan, tout est possible ?  
Non ! ! Le tout — le Pentès — le réel ne peut pas l'être  
parce que le réel ne peut se distinguer que par rapport à  
une dimension logique de l'ensemble vide, donc c'est partie  
par partie et non pas tout.*

Alors, cette expérience de la psychanalyse pour le redire dans  
des termes simples, c'est que :

*Freud, au lieu de s'imaginer qu'il a le pouvoir de dire ce  
que l'autre a, il dit que celle qui sait, c'est l'hystérique qu'il  
écoute. Voilà, c'est juste ça. Ça tient juste à ça :*

C'est l'autre qui a la vérité et le savoir,  
la position du psychanalyste en découle.



Et :

### Le paradoxe



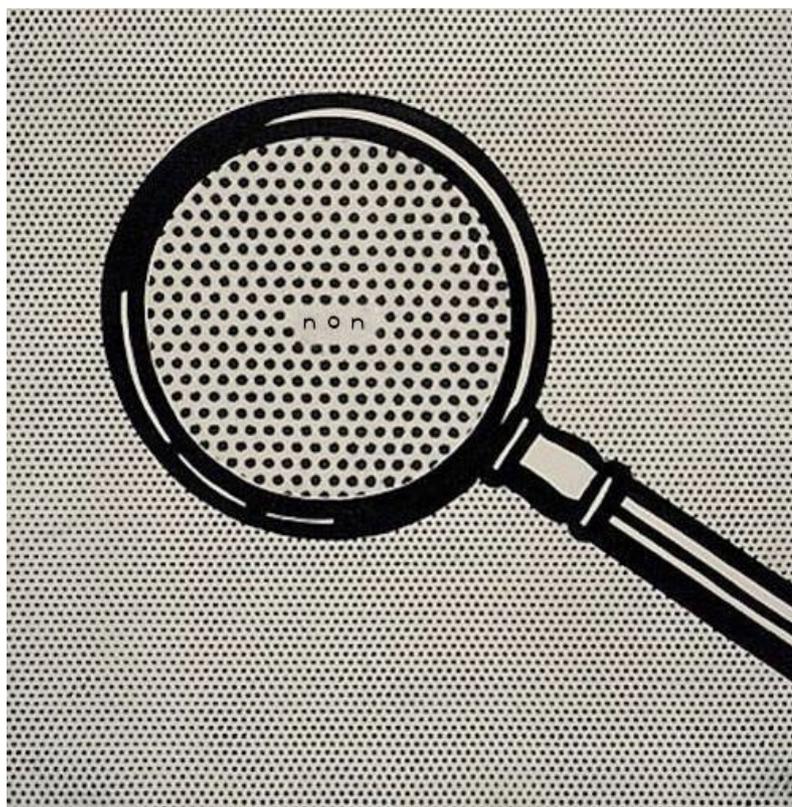
*Le paradoxe que j'ai essayé d'amener au début, mais qui est difficile à comprendre, c'est qu'en le considérant comme perdu, on donne une existence à quelque chose qui n'a jamais existé.*

*Je ne peux me situer en tant que sujet qu'à partir du moment où j'ai déjà accepté le choix forcé de m'incarner.*

À partir de là comme c'est déjà perdu, l'**objet petit a**, qui est un **semblant** — ça ne veut pas dire qu'il cache quelque chose derrière —, mais que *le réel c'est le réel de ce semblant-là.*

Je n'ai pas d'autre accès à l'être que ce semblant-là, je n'ai plus accès à l'être véritable, mais ce semblant lui, il contient la possibilité de son accès :

Quand on parle de l'être justement,  
on parle de quelque chose qui est perdu  
parce qu'on ne l'a jamais eu.



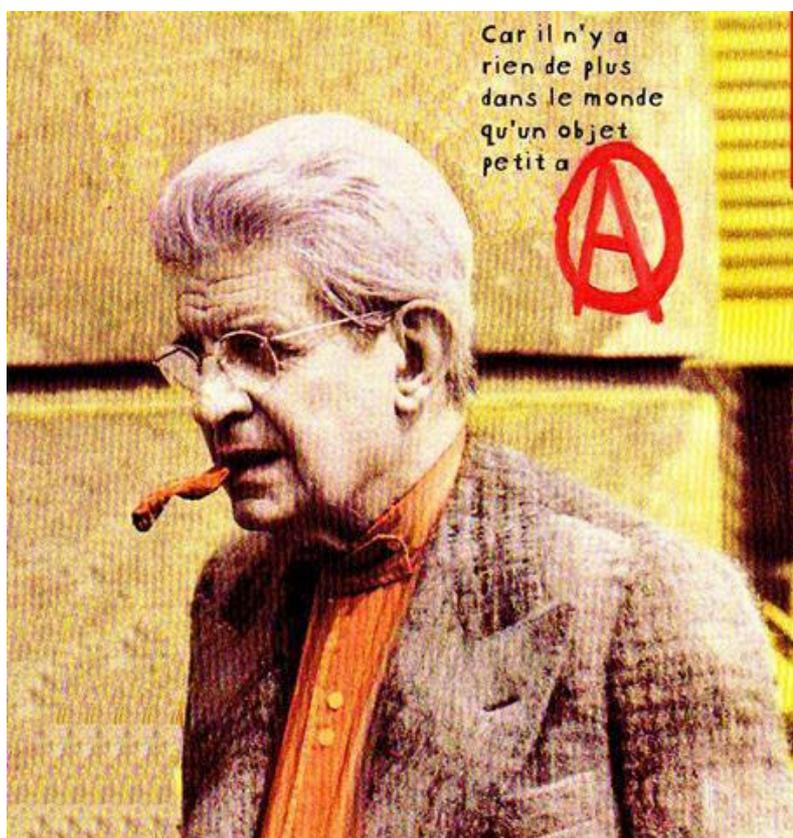
Voilà. C'est ça qui est difficile à comprendre et c'est ça qui marque le clivage avec la philosophie et notamment le dernier Heidegger et la redéfinition de **l'ontologie fondamentale**. C'est absolument passionnant pour qui justement a vraiment éprouvé **l'intelligence du langage**, et notamment de la langue allemande, pour arriver à essayer de circonscrire ces **impasses logiques** que ce soit chez Wittgenstein, chez Freud ou chez Heidegger.

La langue allemande possède dans sa structure même les possibilités d'arriver à nous faire sortir de là.

Lacan lui, très fin lecteur de Heidegger, dépasse Heidegger.

*On peut dire qu'il sort la philosophie de son impasse dans laquelle l'a plongé Heidegger en inventant :*

**l'objet petit a**



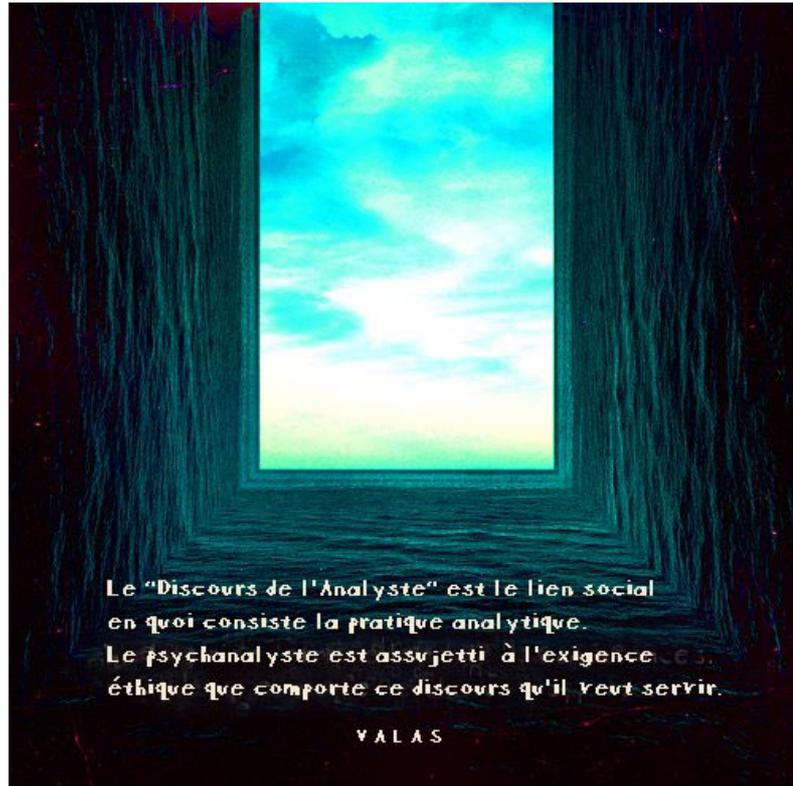
***L'objet petit a c'est un écrit.***

Ce sont des choses tellement simples qu'on ne les comprend pas. Galilée, il met des lettres. Les lettres, c'est l'écrit. À partir de ce moment-là, il y a une science. Quand on est dans l'écrit, on n'est pas dans la parole. Il faut bien comprendre ça :

La parole, ce n'est pas l'écrit.

Et enfin :

le lien social à deux



dont il est question en analyse n'est pas juste de l'analyste à l'analysant, il s'agit d'intégrer l'analyste et l'analysant dans un autre lien. C'est-à-dire de se situer comme **sujets divisés**.

Il ne s'agit pas de *proférer* un discours, mais d'être *au service de*. C'est en cela que ça réside simplement de comprendre que :

*Se mettre au service d'un discours et d'essayer de s'y tenir, c'est ça qui change tout puisque de ce point de vue là, déjà, la vérité me vient de l'autre.*

L'autre, éventuellement, il peut me constituer en position de savoir, ça, c'est l'analyse classique.

*Mais l'analyste lui-même, comme il n'en fait que le semblant, il sait que non seulement la vérité vient de l'autre, mais le savoir inconscient, c'est celui de l'autre.*

À partir de là, ça lui donne une position de ne plus être le lieu interne imaginaire à partir duquel il parle, mais de l'extériorité de lui-même, c'est sa vérité qui est en train d'être dite en permanence.

**C'est pour cela que c'est l'éthique  
la plus difficile à tenir.**



***Mais chacun a son éthique.***

Si l'universitaire faisait une éthique de l'université à fond, il n'y aurait pas de problème !

Si les maîtres étaient comme Churchill quand il demande — le discours du maître c'est très simple — quand il demande à tous les experts, aux universitaires, est-ce qu'il faut attaquer

ou pas, les conditions météorologiques, l'état de l'armement, l'armée, les trucs, etc., il arrive avec 10 000 rapports et puis il y en a un qui va dire : « là, on attaque, à telle heure, comme ça et comme ça. » Ça, c'est le maître.

***Mais le maître, s'il est vraiment maître, va mourir pour sa décision.***

Il ne va pas dire « ah ! excusez-moi, je me suis planté, les champignons qui étaient marqués non vénéneux ont été inversés avec les champignons vénéneux, les survivants auront rectifié d'eux-mêmes ».

Voilà, ce n'est pas le monde politique actuel.

---